

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 67

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 67 Juin 1973

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

6 Juin 1973

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Leclant, président.

Compte rendu de la précédente assemblée :

Mme France Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 24 mars 1973, qui est adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

S. Exc. l'Ambassadeur d'Egypte, M. Austin, Prof. Barguet, Mme Billot, Mlle Bois, M. Coulon, M. Ichac, M. Mekhitarian, Dr Murat, Prof. Posener, Dr Ratié, M. Ritschard, Prof. Vercoutter.

Nouveaux membres :

M. Austin, M. Barbot, Mlle Bouillet, M. Cook, M. Defontaine, Mlle Derobert, M. Doaré, M. Gomez Mexia, Mme Gutzwiller, M. Ali Hassan, Mme Hierholtz, Colonel Jattiot, M. Labes, Mme Lamy, M. Lauffray, M. Martini, M. Menjaud, Mlle Michaux, M. Paqueriaud, Mlle Petitjean, M. du Retail, M. Segoud, Dr Tosi, Mlle Vernet-Lozet, Université du Québec.

Nouvelles de l'Egyptologie :

M. le Président déplore le décès du Professeur Walter Wolf, qui a apporté beaucoup à l'histoire de l'art égyptien.

M. Ahmed Fakhry, qui avait fait à la Sorbonne une communication étincelante sur les oasis, a eu un malaise à l'issue de sa conférence et a dû être hospitalisé.

Publications de la Société :

Le *Bulletin* n° 65 va être distribué incessamment Le n° 66 est à l'impression.

Le tome 24 de la *Revue d'Égyptologie* est prêt à paraître. Nous recevons déjà les premières épreuves du tome 25.

Communications :

1. M. J. Lauffray, Directeur du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak : Le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak, six ans d'activité.

2. M. J. Yoyotte, Professeur à l'École pratique des Hautes Études : Réflexions sur la toponymie de la région du Caire.

La séance est levée à 19 h.

MEMBRES BIENFAITEURS 1973 (suite)

Mme BELLION
Mme BERLANDINI
M. CIMMINO
Mlle DOLZANI
M. FERACCI
Mme de KERPEZDRON
M. KOEFOED-PETERSEN
M. LAUER
M. LAUFFRAY
Prof. LECLANT
M. MARTINI
Mlle RASSART
Dr TOSI
M. DE VRIES
M. WARE
M. Max YOYOTTE
UNIVERSITE LIBRE DE BERLIN
BROOKLYN MUSEUM
INSTITUT D'ÉGYPTOLOGIE D'HEIDELBERG
UNIVERSITE DU QUÉBEC

ERRATUM :

Dans le Bulletin n° 65, d'octobre 1972, p. 5, un remaniement de mise en pages a tronqué le poème composé par Lepsius en décembre 1843 pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Champollion. Le voici en entier (Musée de Berlin-Est, Archives, Tagebuch Lepsius, p. 172) :

Champollion ! Champollion !
Erklingt ihr Gläser, ting, tang, tong !
Dass er's im Grab erfahre !
Ihm gilt der heutige Ehrentag,
Ich kam ihm weit, weit hinten nach,
Fast 21 Jahre.
Champollion ! Champollion !
Erklingt ihr Gläser, ting, tang, tong !
Champollion soll leben !
Vermöcht' ich was auf seinem Pfad,
Wie gern wollt'ich in Wort und Tat,
Ihm gern die Ehre geben.

LE CENTRE FRANCO-ÉGYPTIEN D'ÉTUDE DES TEMPLES DE KARNAK SIX ANS D'ACTIVITÉ

Jean LAUFFRAY

De la fin du XIXe siècle à 1967, la « Direction des Travaux de Karnak », dans le cadre administratif du Service des Antiquités d'Égypte, a eu la charge de l'étude et de la conservation du site des temples de Karnak. Durant de nombreuses décennies, jusqu'aux événements de Suez, elle a œuvré sous l'égide de trois Français dont les noms sont inséparables de Karnak : Legrain, Pillet et H. Chevrier. Sans eux, Karnak ne serait plus que ruine; la salle hypostyle n'élèverait plus vers le ciel sa « forêt de colonnes » et la science égyptologique serait privée de documents qui ont été essentiels à ses progrès.

Après le départ de H. Chevrier, la « Direction des Travaux de Karnak » a travaillé au ralenti, avec des moyens réduits. En 1961, le président Gamal Nasser, à l'occasion d'un voyage en Haute Égypte, s'en inquiéta et, malgré la rupture des relations diplomatiques, chargea de hautes personnalités de son entourage d'aller, sous le couvert de

l'UNESCO, recruter en France, par l'intermédiaire de Mme Ch. Desroches-Noblecourt, un volontaire pour reprendre en main les destinées de Karnak. Désigné par la Direction des Monuments Historiques, je fus sollicité. Connaissant les lourdes responsabilités qu'il me faudrait assumer, pour avoir fait en Haute Égypte un voyage d'étude en 1946, je posai deux conditions à mon acceptation : l'octroi de moyens importants; une indépendance suffisante pour réorganiser l'ancienne Direction des Travaux, selon des structures plus actuelles.

Les événements politiques que l'on connait[1] retardèrent jusqu'en 1967 la réalisation de ce projet. Entre temps, les relations diplomatiques s'étaient rétablies; la traditionnelle amitié entre les deux pays s'était renouée et M. Malraux avait signé un accord culturel qui prévoyait le retour à Karnak de savants et de techniciens français.

Son Excellence le Dr Saroit Okacha, alors Ministre égyptien de la Culture, et le professeur P. Monbeig, Directeur scientifique au CNRS, décidèrent d'essayer, à cette occasion, une formule, nouvelle en Égypte, de travail de coopération entre les deux pays. Je fus à nouveau sollicité pour organiser cette coopération. L'ancienne « Direction des Travaux de Karnak » fut supprimée et remplacée — avec transfert de toutes ses attributions — par le « Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak ». Le nouvel organisme œuvre à frais partagés, sous la direction d'un archéologue français, assisté de co-directeurs égyptologues, avec participation de collaborateurs égyptiens et français. Une commission supérieure mixte, présidée par le Ministre égyptien de la Culture, décide de la politique du Centre, approuve les programmes de travaux proposés par le Directeur, accorde des moyens pour les réaliser et contrôle leur exécution. La partie française est rattachée au CNRS. Il la finance avec l'aide de subventions des Affaires Étrangères. La partie

égyptienne dépend de la « Direction de l'Organisation des Antiquités », actuellement présidée par le Dr Gamal ed-Din Moukhtar, Sous-secrétaire d'État.

Les faits qui viennent d'être évoqués ont été signalés, dès 1968, dans la revue *Kêmi*[2] et au cours d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres[3]. Il n'était pas inutile de les rappeler, car ils ne sont pas venus à la connaissance de tous les égyptologues et, récemment, il m'était demandé : Qu'est au juste le Centre de Karnak ? Comment et pourquoi est-il né ? Quels sont ses moyens et ses activités ? Ce manque d'information s'explique. Depuis six ans, nous travaillons dans l'ombre, sans publicité, estimant cette attitude préférable tant que le jeune Centre n'aurait pas fait ses preuves et que la mise en place de ses structures ne serait pas achevée. Nous disposons à présent de moyens de travail bien rodés, quoique encore insuffisants. Ces moyens sont à la disposition, dans la mesure du possible, de tous les collègues qui font appel à nous. L'heure est donc venue de les faire connaître et je remercie le professeur J. Leclant de m'avoir invité à présenter à la Société Française d'Égyptologie un panorama de la vie du Centre franco-égyptien de Karnak.

Je vous parlerai des responsabilités qui lui incombent, de ses structures, des moyens dont il dispose, des résultats obtenus, en insistant sur ceux-ci.

Le premier protocole d'accord franco-égyptien, qui a créé le Centre en 1967, définit ses tâches comme suit : « Le Centre a pour mission de poursuivre l'étude archéologique du site, de rechercher scientifiquement l'origine des désagrégations des matériaux, de mettre au point des procédés de restauration adaptés aux divers types de dégradations. Ces recherches ont notamment pour objet de permettre de diriger les travaux de consolidation et de restauration et de

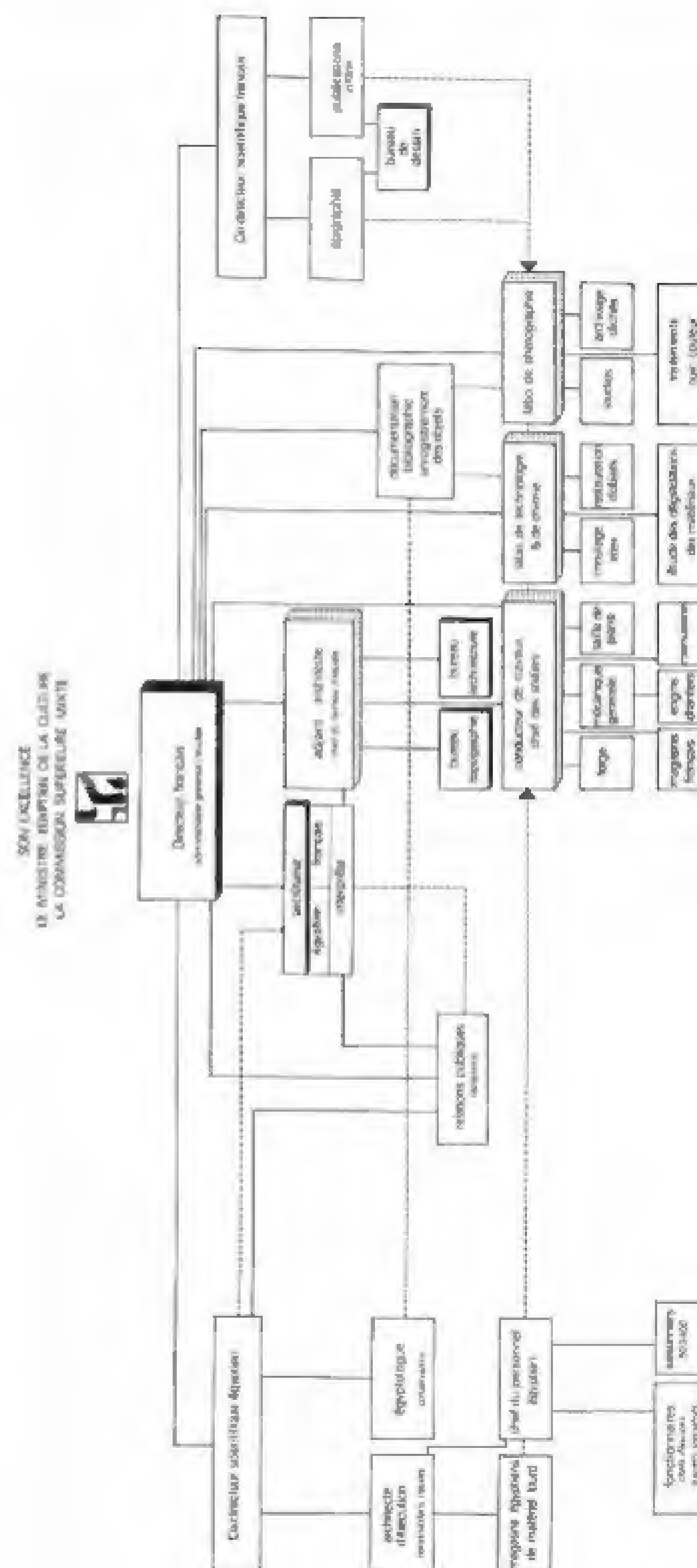
mettre en valeur les temples et leurs abords ». Cet énoncé définit quatre objectifs de natures très diverses, auxquels s'en ajoute un cinquième : publier rapidement les résultats des recherches effectuées. Lors du renouvellement du protocole, en 1970, ces tâches ont été confirmées. Elles sont précises et lourdes, plus nombreuses que celles de l'ancienne « Direction des Travaux de Karnak ».

De quels moyens disposons-nous pour les accomplir ?

L'organigramme du Centre les résume mieux que toute explication. Il exprime la hiérarchie et les qualifications des membres — chercheurs et techniciens —; les relations de travail entre chacun d'eux et entre les divers laboratoires créés pour les besoins de nos recherches. Les directeurs, S. Sauneron, Ramadan Sa'ad et moi-même, se partagent les responsabilités de la conduite des fouilles et des travaux égyptologiques; ils y associent de jeunes chercheurs et, éventuellement, des spécialistes appelés en mission provisoire. Chacun des sept laboratoires est dirigé par un technicien du CNRS ou, faute de postes en nombre suffisant, par un contractuel. Le Centre n'ayant bénéficié au départ d'aucun crédit de premier équipement, ces laboratoires on été créés successivement, selon les urgences, dans l'ordre suivant :

a) Bureau de topographie et d'architecture[1].

Doté d'un excellent matériel de levé, il a en outre bénéficié en 1967-68 de l'aide technique d'ingénieurs de l'Institut géographique national, appelés en mission. Ils ont mis en place sur le site des points géodésiques de haute précision rattachés au nivellement général de l'Égypte et destinés à faciliter l'établissement d'un quadrillage pouvant s'étendre jusqu'à Louqsor. Le bureau poursuit ce travail, situe dans le quadrillage les relevés qu'il exécute à la demande des divers fouilleurs, localise par trois coordonnées les trouvailles fortuites. Il met ensuite au net les dessins de



Organigramme du Centre franco-égyptien de Karnak.

publication. Il étudie les mesures de conservation à prendre pour pallier les risques d'écroulement consécutifs à des tassements de fondations, des ruptures de linteaux etc. Enfin, il lui arrive d'avoir à conseiller les autorités locales pour assurer la protection de l'environnement.

b) Section travaux[5].

Il n'existe pas en Égypte, comme c'est le cas en France, d'entreprise spécialisée à qui puisse être confiée l'exécution des mesures de conservation proposées par le bureau d'architecture. Nous devons par nos propres moyens dresser l'échafaudage demandé par un égyptologue pour effectuer un relevé épigraphique; extraire pour étude et remplacer par une pierre neuve des blocs décorés placés en remploi; déplacer ou retourner des blocs inscrits de plusieurs tonnes. Ces tâches sont délicates et requièrent souvent l'utilisation d'engins puissants. Un conducteur de travaux français, spécialisé dans ces besognes, a été engagé : il est le chef des différents ateliers égyptiens confiés au Centre (charpente, mécanique générale, forge, taille de pierre, parc de matériel et d'engins, etc.). Il organise, avec nos partenaires égyptiens, les équipes d'ouvriers de fouille.

c) Laboratoire photographique[6].

Il dispose de trois studios de prises de vue : l'un pour les objets et les reproductions de documents; un autre spécialement conçu pour la photographie des milliers de blocs peints d'Aménophis IV, dits « talatat », qui ont été extraits du IXe pylône; le troisième est un « Studio orientable de plein air »; il permet de prendre au soleil des clichés à éclairage et échelle constants des parois décorées des blocs de très grande dimension, intransportables dans les autres studios. Cet appareil, que nous avons conçu, est,

je crois, unique en son genre. Il augmente considérablement le rendement et économise la main-d'œuvre spécialisée[7].

Deux salles de tirage semi-industriel permettent de développer les clichés en noir et couleur et de faire des agrandissements à toutes les échelles. Des émulsions spéciales sont utilisées pour la photographie de parois dont les peintures n'apparaissent qu'à l'éclairage ultra-violet (crypte d'Opet). Notre laboratoire, étant en mesure d'effectuer des travaux qu'il est impossible de faire ailleurs en Égypte, est souvent sollicité par des collègues.

La plupart des clichés enregistrés au cours des premières années sont des vues-témoin de chantier de fouilles et d'états de lieu des monuments. Ils intéressent surtout les archéologues et les architectes; les égyptologues, qui ne seraient pas archéologues, n'y peuvent trouver leur pâture. Par contre, depuis trois ans, la majorité des clichés pris sont d'ordre épigraphique : 2 200 clichés de parois de Thoutmosis IV, 2 700 de « talatat », 500 latex de textes divers, etc.

d) Laboratoire de technologie et de conservation des documents[8].

Ce laboratoire est polyvalent et son équipement permet de résoudre sur place et rapidement la plupart des questions que peut se poser un fouilleur. Il assure le traitement et la conservation des objets (métaux, poteries, etc.); il exécute des moulages au latex; il peut analyser les matériaux (mortiers, enduits, peinture, etc.). Il a étudié et mis au point un code descriptif de la céramique, beaucoup plus simple que celui proposé par le CRAM. Ce code permet à n'importe qui, après une demi-heure d'explications, de des-

siner, au millimètre près, n'importe quelle forme de vase à l'aide d'une formule facile à retenir, parce qu'utilisant des symboles évoquant la forme des courbes.

La plus importante tâche de ce laboratoire est l'étude des dégradations des matériaux et la recherche d'une thérapeutique. On sait en effet que l'un des drames de Karnak, comme aussi de nombreux monuments égyptiens, est la corrosion des pierres entraînant la destruction des parois décorées et inscrites. Il convenait de remplacer les traitements traditionnels, d'efficacité incertaine et de courte durée, par des procédés plus scientifiques. Cela supposait de mieux comprendre les processus de dégradation et les conditions physico-chimiques qui les provoquent. A cette fin, une station climatique, avec appareils enregistreurs, a été installée sur la terrasse du temple de Ramsès III et trente piézomètres ont été creusés. L'étude des variations du climat, du régime des eaux phréatiques en niveau et en salinité et des remontées capillaires, a permis de cerner ces processus et de choisir des remèdes qui sont actuellement testés sur des murs d'essai construits sur une nappe phréatique artificielle contrôlable. On trouvera dans *Kêmi* des précisions sur ces recherches. Les communications que nous avons faites en 1972 au colloque international de la Rochelle sur les dégradations des pierres en œuvre, nous ont montré qu'en ce domaine nous étions parmi les chercheurs de pointe[11].

Au cours des derniers mois, le laboratoire de technologie a effectué des prospections au magnétomètre qui, peut-être, nous mettront sur la voie d'importantes découvertes et, par ailleurs, dans le musée de Louqsor, il reconstruit une paroi d'un temple d'Aton à partir d'un assemblage de « talatat » établi par notre bureau de dessin.



Fragments d'une paroi d'un temple atonien en cours de reconstruction au Musée de Louqsor (d'après des dessins de L. Daniel).

e) Bureau de documentation[10].

Dès 1968, M[me] N. Sauneron avait commencé à établir au Caire des dossiers documentaires contenant pour chaque secteur du temple une bibliographie et des photocopies de toutes les études publiées ou inédites. Ces dossiers continuent à être tenus à jour. Ils évitent aux fouilleurs des pertes de temps en bibliothèque.

Le bureau de documentation, essentiel à la marche du Centre, n'a pu être mis en place qu'en 1970 et ce, grâce à la fondation privée « Échanges et Bibliothèques » qui nous a accordé une bourse pour engager un jeune égyptologue, différent chaque année, en attente de l'obtention d'un poste supplémentaire de technicien du CNRS.

La première tâche accomplie par ce bureau fut le regroupement des archives dispersées de nos prédécesseurs en grande partie inédites (relevés, cahiers de fouilles, clichés, inventaires d'objets, etc.). Des notes personnelles de P. Lacau avaient été heureusement regroupées par M. J. Yoyotte au Centre documentaire d'histoire des religions[11] et classées par M. Gitton. Il nous en a été communiqué l'inventaire. M. P. Barguet a mis à notre disposition sa collection de négatifs pris à Karnak de 1947 à 1951. De jeunes égyptologues, Jean-Claude Goyon, M. Dewachter, ont été appelés en mission pour reconstituer les catalogues égarés des documents conservés dans les magasins. Ainsi une part des archives perdues a pu être reconstituée.

A présent le bureau de documentation peut se consacrer exclusivement aux travaux courants. Ils sont nombreux : identification, classement et collage des photos sur fiches en cinq exemplaires (deux, qui restent au Centre, sont classés numériquement et géographiquement par matière; un exemplaire est envoyé en France et classé dans l'antenne que nous avons à Pau; un autre est remis à l'IFAO; le dernier étant destiné au Centre égyptien de documentation).

Le bureau a, par ailleurs, la charge de la tenue de l'inventaire des objets provenant des fouilles. Une fiche, dite « suiveuse », est établie. Les indications de provenance données par les fouilleurs (coordonnées de localisation, contexte, traitement à faire, etc.) y sont reportées. Cette fiche accompagne l'objet dans les différents laboratoires (technologie, photographie, dessin) et chaque responsable de laboratoire y reporte les opérations faites sur l'objet. A la fin du circuit, celui-ci est remis au service égyptien.

La masse de documents établis est déjà considérable. Pour en faciliter la consultation, un système de fiches perforées a été mis au point avec les conseils de spécialistes. Plusieurs centaines de ces fiches ont été faites. Ce système fonctionne bien. Malheureusement, faute de personnel, nous n'avons pu tenir ces fiches à jour.

f) Bureau de dessin égyptologique[12].

Ce bureau est un rouage important de la vie du Centre, puisqu'il établit les dessins de publication des parois décorées et des textes hiéroglyphiques. Prévu dès la création du Centre, ce bureau a été le dernier structuré par manque de poste pour recevoir la spécialiste que nous avions pressentie pour le diriger. En attente de l'obtention de ce poste, nous avions dû confier à un coopérant du Service National Civil[13] le soin de rechercher des connexions entre les « talatat » extraites du IXe pylône. Très doué pour ce travail, il est l'auteur d'un assemblage de plus de 20 m^2. Il nous a

quittés à la fin de son temps de service légal, alors qu'il était formé à ce travail très spécial.

Les latex d'inscriptions et les photographies de parois sculptées s'accumulaient sans pouvoir être publiés et M. S. Sauneron, personnellement responsable de cette branche de nos activités, s'impatientait. En septembre 1972 notre candidate de la première heure, qui est à la fois professeur de dessin dans le secondaire et ancienne élève diplômée de Mme Desroches-Noblecourt, nous a sortis de cette impasse en prenant un congé d'un an de l'Éducation Nationale et en acceptant près du Centre une condition précaire. En quelques mois, avec l'aide d'un jeune dessinateur qu'elle a formé, elle a pu rattraper une partie de notre retard : l'assemblage de talatat a été continué; il atteint à présent une longueur de dix-huit mètres; ce document unique sera un des joyaux du musée de Louqsor. D'autres scènes ont pu être reconstituées et nous serons bientôt en mesure de publier les parois décorées de la chapelle d'Akoris.

Tels sont les moyens dont nous disposons. Il aura fallu six ans pour les réunir tous et c'est seulement à présent que le Centre est en mesure d'atteindre son plein rendement. Un outil ne vaut que par l'usage qui en est fait. Qu'a donc réalisé le Centre sur le plan archéologique ? Des comptes rendus, parus dans *Kêmi*, l'ont fait connaître : nos rapports y occupent une moyenne de 150 pages dans chacune des trois dernières livraisons et dans les deux prochaines qui sont sous presse. Rappelons quelques-unes de nos plus importantes activités et découvertes[14].

En 1967, préparation d'un programme. L'immensité du site (près de 3 kilomètres carrés), la densité des vestiges antiques, la multiplicité des tâches, étaient effrayantes. Pour éviter tout risque d'éparpillement, il convenait de définir les urgences et de limiter, au moins provisoirement, les travaux demandés pour les besoins de recherches personnelles. La tâche la plus urgente nous parut l'établissement par photogramétrie d'un plan d'ensemble plus précis que celui du *Survey*, utilisé dans le passé, et sur lequel de nombreux monuments ne sont pas localisés. Le second objectif, lié au précédent, devait être l'établissement d'un quadrillage de 50 m de côté couvrant tout le site et permettant de localiser tout document par ses trois coordonnées. Émus par les multiples et rapides dégradations que nous constations et qui ne pourraient être stoppées avant qu'aboutissent de longues recherches théoriques, nous avons cru bon d'inscrire dans notre programme annuel l'établissement, carré par carré de 50 m de côté, d'états de lieux exhaustifs avec plans, coupes, détails de construction, photographies, prises de moulage au latex. Ce travail de base et de longue haleine, à raison de 4 carrés par an demanderait près de 75 ans. Constatation de nature à décourager. Nous avons décidé cependant de le commencer en nous limitant aux carrés les plus menacés et tout en menant parallèlement l'étude d'édifices particuliers ou de zones limitées qui seraient fouillées et feraient l'objet de publications distinctes.

Le carré IX.P (a) a été commencé en 1968. Il correspond aux salles dites « solaires » de l'*Akhmenou*. Cette étude nous a conduits à émettre quelques hypothèses nouvelles sur les circulations à l'intérieur du monument et à la découverte d'une très belle tête de quartzite rouge qui semble un portrait de Thoutmosis III. En même temps, une autre équipe reprenait le démontage et l'étude du IXe pylône, commencés par le Service des Antiquités avant la création du Centre. Une autre équipe entreprenait l'exploration du vestibule du IIIe pylône pour compléter les recherches jadis menées par

Chevrier. Ce fut l'occasion de la découverte de nouveaux blocs decores du monument de Thoutmosis IV et d'un important texte d'oracles que P Vernus va prochainement publier

De nouveaux magasins devaient être construits près de l'angle sud-ouest de l'enceinte de Nectanebo. Une fouille exploratrice y a été entreprise. Elle a mis au jour des installations copto-byzantines et une nouvelle porte dans le mur d'enceinte.

Un bon depart était pris, suivant un plan logique. Des 1969, il fut perturbé, pour près de quatre ans, par une décision sans appel du Ministre égyptien de la Culture : installer dans le temple d'Amon un spectacle « Son et Lumière ». Les travaux ont été exécutés par diverses entreprises, sans contrôle possible de notre part; tout au plus pouvions-nous faire des mises en garde, plus ou moins écoutées. Des kilomètres de câbles, une tribune, des cabines techniques, allaient être installes, sans que nous soyons toujours informes de leurs emplacements. Il fallut, en toute hâte, concentrer tous les moyens dont nous disposions pour effectuer des prospections de sauvetage et cela au detriment des activités que nous avions prévues. Ces sondages faits trop vite, en ordre dispersé, peuvent prêter à critique. Peut-être pour notre réputation auprès de certains, eût-il été préférable de nous desolidariser complètement de cette opération « Son et Lumière ». Mais alors, les renseignements que nous avons pu recueillir, très importants pour la compréhension de Karnak, eussent été à jamais perdus. Le bilan des résultats obtenus, au cours de ces quatre ans, demeure très positif. A présent, le spectacle est ouvert au public; il est une réussite touristique incontestable; les tracas qu'il nous a causés s'oublient et nous pourrons reprendre des programmes de travaux plus logiques, avec des méthodes plus

strictes. Au cours de cette parenthèse, les renseignements archéologiques suivants, parmi beaucoup d'autres, ont été obtenus.

1° *Devant le Ier pylône*, le dromos et la tribune à laquelle il conduit ont été fouilles jusqu'à des niveaux jamais atteints par nos predécesseurs. Des sols superposes ont été reconnus; un réseau d'irrigation plusieurs fois refait et conduisant à des racines d'arbres a été degagé; une stele en grec sur la navigation de la barque sacrée et une autre stele donnant des tarifs d'octroi au cours de l'occupation romaine ont été mises au jour. Desormais nous savons que le dromos et ses sphinx criocéphales ramessides sont un réaménagement, conçu probablement à l'époque romaine; la tribune, dans son état actuel, est une reconstruction postérieure à Chéchonq Ier; à son emplacement s'élevait, au debut du Nouvel Empire, une construction en briques de terre crue.

A l'occasion de ces travaux, un dépôt de statues de grande qualité a été mis au jour : deux, presque identiques représentant un vizir du Moyen Empire, Montouhotep, en position de scribe accroupi, et une statue royale, polychrome, en calcaire. Elle était fracturée et il a fallu toute l'habileté de notre conducteur de travaux pour la sortir sans accident.

Au sud de la tribune, deux rampes portuaires ont été dégagées : l'une utilitaire; l'autre rituelle, construite par Taharqa et usurpee par Psammétik, servait au cours de de ceremonies en relation avec la crue, cérémonies qui jusqu'à présent étaient peu connues

A présent restaurés, ornés de plantations, replacés dans un contexte plus authentique, les abords du Ier pylône revivent d'une vie nouvelle qui aide à comprendre le rôle qu'ils devaient jouer dans les liturgies.



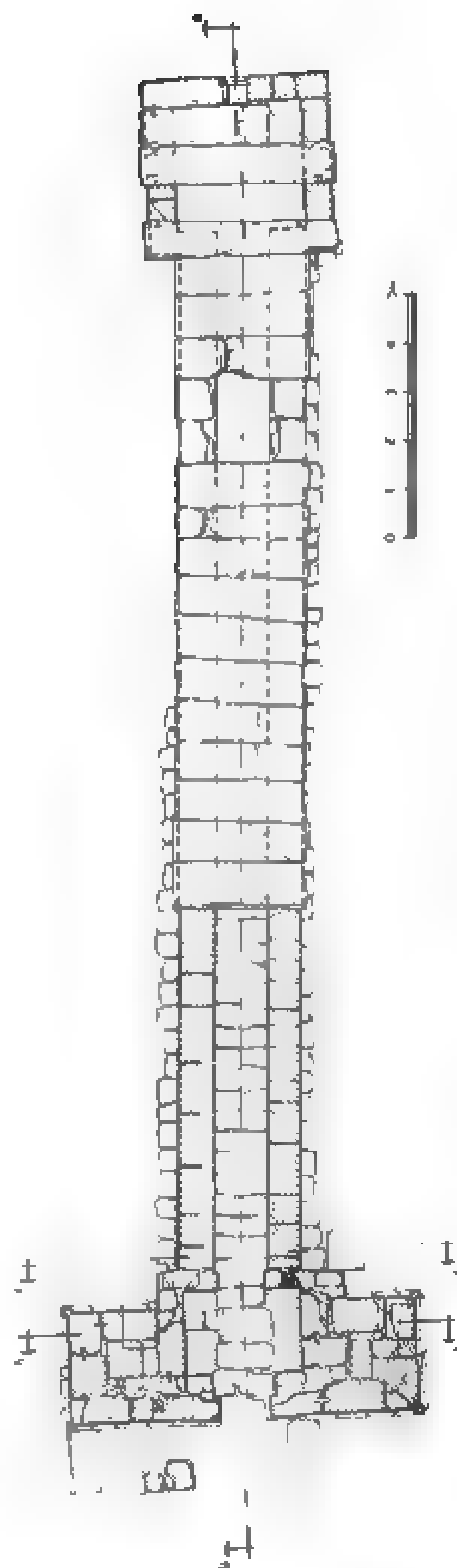


2° *Dans le passage du Ier pylône*, un dallage et le véritable seuil ont été retrouvés 70 cm en contrebas d'un sol byzantin qui avait été confondu avec le sol pharaonique. Dans la grande cour, un dromos également dallé relie le premier pylône à la colonnade-propylée de Taharqa. Deux colosses encadraient sa porte d'entrée occidentale. L'étude de ce monument et la fouille de son sous-sol ont remis en question des problèmes que l'on croyait résolus. De nombreux blocs inscrits, remployés dans le dallage, ont apporté matière à commentaires aux épigraphistes.

3° *Devant le IVe pylône*, de nouveaux élements de la cour à portique de Thoutmosis IV et une belle tête de Sesostris III ont été mis au jour.

Rappelons encore pour mémoire les études en cours, signalées ci-dessus, sur les remplois provenant du IXe pylône.

4° Mais, les découvertes, sans doute les plus imprévues, demeurent celles qui nous attendaient à l'emplacement et aux abords des tribunes des spectateurs du « Son et Lumière », entre la rive orientale du lac sacré et le mur de Nectanebo. M. P. Barguet y avait reconnu autrefois en surface l'arase d'une enceinte à redents qu'il attribua à Thoutmosis III. Elle a été degagée sur toute sa hauteur et sur une longueur de plus de 200 metres. Elle porte les marques de plusieurs démantèlements et reconstructions avec modification de la forme des bastions Des maisons de prêtres de diverses époques (XXIIe - XXVe dynasties et époque ptolemaïque) lui sont adossées à l'ouest. Un intéressant mobilier en provient : 300 ostracas démotiques et une belle tête d'époque saïte dans les maisons grecques; une stele donne le nom de l'un des occupants des maisons antérieures, de la vaisselle et des viroles de meubles en bronze aident à comprendre ce qu'etait leur vie. Ces dernieres maisons ont pu être restaurées



Plan du dit nilometre de Taharqa (relevé Ibhurt)

Deux stèles, l'une de Siptah, roi de la XIXe dynastie, l'autre d'un certain Aménémouia, se rapportent à des travaux de reconstruction du rempart

A l'est de celui-ci, une fouille stratigraphique a pu être faite presque jusqu'au niveau de l'eau phréatique. Il est apparu que, sous les fondations de l'enceinte à redents, passent plusieurs strates superposées de constructions dont l'orientation est tout à fait différente de celle du temple et de la direction du rempart. Certains murs de ces installations atteignent 5 m de largeur et de vastes salles à colonnes suggèrent un édifice palatial ou administratif. Dans le niveau le plus profond que nous ayons atteint, tout un matériel lithique et céramique de l'Ancien Empire a été recueilli. Nous avons même trouvé un beau vase en basalte, certainement prédynastique. C'est un chapitre nouveau de l'histoire de Karnak qui s'ouvre peut-être, dont il faudra dans l'avenir lire d'autres pages[15]

Pour clore ce rapide bilan des activités du Centre de Karnak, rappelons que, sans nos interventions, le jambage nord de la porte orientale de Nectanebo et un magasin de l'*Akhmenou* se seraient écroulés. Signalons, enfin, quelques-uns des services rendus à divers chercheurs : plusieur techniciens du Centre ont été mis à la disposition de l'IFAO pour étudier des momies coptes de Deir el-Medineh. Des latex et des clichés ont été pris à la demande du Dr Ramadan Sa'ad pour les besoins de sa these[16]; il en a été de même pour celle, en cours, de Cl. Traunecker[17]; des échanges d'informations ont eu lieu avec l'équipe allemande. Neuf mille tirages de clichés ont été remis à Mme B Letellier, Conservateur des Musées Nationaux, adjointe de J Vandier, en vue de préparer une étude personnelle, épigraphique et iconographique, de la cour péristyle de Thoutmosis IV; elle servira ensuite à en réaliser l'anastylose Un relevé du « nilomètre » du temple de Taharqa du lac a été remis à J Leclant. Enfin, de nombreux étudiants en égyptologie ont trouvé dans notre Rest-House, en la personne de Mme Alexandre Piankoff, une hôtesse souriante, toujours disponible pour les accueillir pendant des séjours d'étude.

Si les tâches de l'égyptologue sont bien telles que les a définies S. Sauneron dans un ouvrage récent : « exploiter le matériel disponible, étendre le champ des recherches, enfin publier et diffuser le résultat de ses travaux »[18], mes collaborateurs, tant Égyptiens que Français, n'ont pas démérité et la formule de coopération entre nos deux pays, que le Centre a inaugurée, s'est avérée bonne

Karnak, mai 1973

NOTES

1. Octobre 1961, arrestation des diplomates du Caire
2. Laulfray et Sauneron *Kêmi* 18, 93-7 et 103-4
3. *CRAIBL*, *1968* (juillet-octobre), 337-51
4. Dirigé par P. Anus de 1967 à 1971, à présent par P. de Boysson, ITA du CNRS stagiaire
5. Dirigé par J. Larronde, depuis 1967
6. Dirigé par A. Bellod, depuis la création du Centre.
7. Les plans et l'exécution ont été faits par J. Larronde
8. Dirigé par Cl. Traunecker, chimiste et égyptologue
9. *Premier colloque international sur la détérioration des pierres en œuvre*, La Rochelle 11-15 septembre 1972 (*Actes du congrès*, sous presse)
10. Dirigé en 1970-71 par Guillemette Andreu, avec la collaboration de Marion Wissa, puis par Christiane Lebrun
11. École Pratique des Hautes Études, 19 avenue d'Iéna, Paris; *Ann* EPHE, 5e section, 1965-66 p. 84 et 1966-67, p. 190-1
12. Dirigé par Françoise Le Saout
13. L. Daniel, diplômé des arts décoratifs
14. *Kêmi* 18, *l. c.*, 19 111-276; 20, 57-235; 21 et 22, sous presse
15. G. Legrain, *BIE* IV, 6, p. 113, n. 1, fait mention de documents archaïques dans le secteur S.E. de l'enceinte de Nectanebo, mais hors de tout contexte d'architecture
16. *Les martelages de la XVIIIe dynastie dans le temple d'Amon*
17. *Graffiti et cultes populaires dans le temple d'Amon* et *Les cryptes du temple d'Opet à Karnak*
18. *L'Égyptologie*, p. 30

RÉFLEXIONS SUR LA TOPOGRAPHIE ET LA TOPONYMIE DE LA RÉGION DU CAIRE

Jean YOYOTTE

De l'Égypte ancienne, il est toute une partie dont le visiteur ne peut voir les traces directes que rarement, amené qu'il est à visiter les ruines ou vestiges de temples où les rites entretenaient mystérieusement la force des divinités locales et de solides tombeaux qui conservaient éternellement la vie et la richesse de nobles défunts. Cette partie perdue de l'Égypte pharaonique, c'est la vallée elle-même du Nil, où des hommes de toutes conditions travaillèrent à la prospérité économique et culturelle du royaume : la vallée noire et verte, le cours du Nil, le réseau des canaux bordés de chemins, les villages juchés sur leurs buttes, les bourgs de seconde importance et les capitales régionales. Des éléments subsistent sur place des temples métropolitains (ou plus exactement des édifices de pierre qui formaient le noyau des ensembles sacrés), mais leurs annexes de briques et les traces de leurs jardins ont été généralement détruites

par les fouilleurs, clandestins ou autorisés. Les quartiers d'habitation qui cernaient jadis les téménos ont été bouleversés, souvent nivelés par les preneurs d'engrais et ce qui peut en rester n'offre plus au regard rien qui évoque la vie d'une cité. Encore plus fragiles, des centaines de bourgs et de villages qui prospérèrent durant l'Antiquité et le Moyen Age ont été rasés en tout ou partie, siècle après siècle, et si leurs restes accumulés forment souvent les hauteurs où sont juchées les agglomérations actuelles, ces restes échapperont longtemps à une étude archéologique appropriée. L'irrigation artificielle et l'introduction de plantes étrangères, objets d'une agriculture spéculative (coton, canne, etc.), ont radicalement modifié le paysage rural. En outre le tracé du Nil et des canaux s'est trouvé tant de fois modifié au cours des millénaires que la carte hydrographique actuelle de la basse vallée du Nil ne reproduit évidemment pas ce que fut la configuration du pays à aucune des époques de l'Antiquité ou du Moyen Age. On voit donc la difficulté que rencontrent les recherches de géographie historique dans une plaine alluviale où les établissements humains et l'hydrographie furent précaires, avant que l'irrigation pérenne ne vienne fixer, dans une certaine mesure, la terre, les eaux et l'habitat.

La formidable extension du Caire qui est en passe de recouvrir totalement le piémont du désert arabique et la rive droite du fleuve, de Meâdi jusqu'à Matarieh, place une sorte d'écran devant les yeux de l'archéologue : elle empêche de visualiser clairement les aspects anciens d'une zone qui, englobant de tout temps la pointe géographique du Delta et le départ de la Basse Égypte historique, constitua et constitue encore un nœud central du système des communications égyptiennes.

A l'époque ptolémaïque et, probablement, aux périodes antérieures, cette plaine élargie que contemplent les grandes

pyramides était le point de rencontre de trois nomes. L'Héliopolite, sur la rive orientale du Nil, s'arrêtait vers le sud entre *Pi Hâpy* (Athar en Naby) et Troja (Turra). A cheval sur les deux rives, le Nome Memphite était séparé du Létopolite par une ligne qui, sur le bord du désert libyque, passait entre Bousiris du Memphite (Abuçîr) et Bousiris du Létopolite (Nazlet Batran) et qui, vers le fleuve, passait à Tirsâ, « La Garde Septentrionale du Memphite ».

A un certain degré, les nécropoles du désert fournissent à l'historien et au géographe quelques indications sur les anciens habitats de la pointe du Delta et de la plaine memphite. Les cimetières créés à l'époque thinite y reflètent ce qu'était la répartition du peuplement au début de l'histoire dynastique : Tarkhan *(Smenou-Hor)*, Helouân et Turra *(Sepa)*, Fustât *(Kherâha)*, Saqqara-nord *(Rout-isout)*, Gîza-Sud *(Rostaou)*. Puis, à chaque pyramide royale dut correspondre, dans la vallée, la fondation d'une « ville de pyramide » et l'aménagement ou réaménagement du terroir alentour. De ces établissements rien, sauf exception (Dahshûr), n'a été pratiquement retrouvé, mais il est bien connu que la ville de Pepi I a laissé son nom à l'agglomération qui se développa au sud du Mur Blanc, la résidence fortifiée créée par Menes, et qui engloba l'antique temple de Ptah : *Pépimen-nofer*, en abrégé *Men-nofer* est devenu *Memfé*, en grec Memphis. Pareillement, le nom de la ville dépendant de la pyramide de Merenré, *Khâ-nofer*, demeura jusqu'à l'époque ptolémaïque une désignation secondaire de la même Memphis, tandis que le nom de la ville de Pepi II, *Men-ânkh*, s'attacha durablement à un village de la banlieue méridionale de Memphis. Il semble, en revanche, que le souvenir des villes de pyramides plus proches de la pointe du Delta, celles notamment qui furent aménagées sous la IVe dynastie en contrebas du plateau dit de Gîza, ne semble pas avoir survécu dans la tradition toponymique (la ma-

vaise réputation acquise dès le Moyen Empire par Chéops et Chéphren n'étant peut-être pas étrangère à cet oubli).

Une voie d'eau — ou une enfilade de canaux alimentés par des dérivations du cours principal du Nil — devait, à la fois, desservir les villes de pyramides ainsi que les nécropoles correspondantes, et irriguer les bassins cultivables qui alimentaient ces villes. Les textes ont rendu les noms traditionnels de plusieurs canaux importants qui arrosèrent la plaine memphite : l' « Escalier-de-la-Crue » ou *Phkhet* qui passait entre le temple de Ptah et la nécropole de Saqqara; les « Deux-Poissons » qui desservit Létopolis et *Sakhebou;* le canal *Shenes* et le canal *Maâty* dont le tracé demeure problématique mais dont on sait qu'ils parcouraient la région que dominent les Grandes Pyramides. Il s'avère malheureusement impossible de dessiner sur la carte ce réseau disparu, réseau qui dut changer durant les siècles antiques, autant et plus que le cours du Nil lui-même et que le point où diffluaient les bras formant le Delta. Il apparaît en effet qu'au temps des Perses, le fleuve coulait beaucoup plus près du site de Memphis qu'il ne le fait de nos jours. D'autre part, la pointe du Delta paraît bien s'être déplacée de l'amont vers l'aval au cours des temps.

Au IIIᵉ millénaire, l'*apex* du Delta devait se situer juste au sud des rochers de Kherâha (Le Vieux Caire), à *Pi-Hâpy* (Athar en-Naby); la topographie administrative des hautes époques mesurait la Haute Égypte d'Éléphantine à Pi-Hâpy et la Basse Égypte à partir de Pi-Hâpy. En cette « Maison du génie de l'Inondation *(Hâpy)* », la tradition religieuse situera toujours une mystérieuse caverne divine *(imehet)* et une diffluence des eaux *(ouâret).*

A l'époque perse, au plus tôt, et encore au IIᵉ siècle de notre ère, le départ du Delta était à Kerkasore, localité

qui, relativement proche d'Héliopolis, était installée sur la rive gauche dans les frontières du Nome Létopolite. Des indices topographiques ont invité les géographes à placer cette Kerkasore vers Warâk, en face de Rôd el-Farag.

Les écrivains arabes du Moyen Age, enfin, placent le départ du Delta plus bas encore : à Shatanûf, localité sise un peu en aval de l'actuel Barrage de Mehmet Aly. Le nom de Shatanûf, bien connu des Cairotes, est l'objet d'une étymologie naïve : ce serait le français Châteauneuf, souvenir d'une installation des soldats de Bonaparte. Bien antérieur à l'Expédition d'Égypte — puisque attesté dès le xᵉ siècle —, ce toponyme est en réalité un terme copte, *Shetnoufé*, signifiant « la bonne séparation », selon toute vraisemblance.

Vaste zone ouverte commandant un carrefour routier et fluvial, la plaine d'entre le Moqattam et les Grandes Pyramides n'était pas dans l'Antiquité le *no man's land* qu'on croirait d'abord. On sait notamment, d'après quelques textes de géographie sacrée conservés dans les temples tardifs et d'après les monuments personnels de prêtres memphites et létopolitains, que, sous les Pharaons puis sous les Ptolémées, une ville assez importante y prospéra. Lieu d'un culte lunaire, cette ville était dénommée à la fois *Hout-Shedabod*, « Le Chateau-du-Compte-du-Mois » et *Per-Mout-khentet-âbouy-netjerou.* « La Maison de Mout-qui-préside-aux-cornes-des-dieux ». Cependant, un moyen complémentaire dont on dispose, pour faire l'histoire ancienne d'une région finalement assez mal connue par les textes égyptiens et les trouvailles archéologiques, est une réflexion sur les toponymes dont les documents anciens et la carte actuelle font mention.

Les toponymes de la région du Caire sont finalement moins révélateurs de l'histoire des cultes païens que ne le

feraient croire certaines étymologies couramment reçues. Le nom de Saqqara ne conserve pas celui de Sokar, le Dieu des nécropoles memphites, mais plutôt celui d'une tribu de bédouins sahariens implantés au Moyen Age. Le nom d'Haraûnieh n'est pas un souvenir d'Houroun, ce dieu cananéen à qui le Grand Sphinx fut identifié au Nouvel Empire, mais il garde probablement la mémoire d'un monastère d'*Apa Harôn*, attesté par un papyrus copte. Subsistent cependant, comme témoignage incontestable du paganisme, le nom d'Abuçir, l'ancienne Bousiris du Memphite, une « Maison d'Osiris » où devait être adoré Osiris-Sokaris, seigneur du *Rout-isout*, et, comme témoin probable, le nom de Saft (-el-Laban), sans doute l'ancienne « Maison de Sopdou, seigneur des Deux-Buttes ».

Si la toponymie ne garde pas grand chose de la culture et des croyances antiques, dans ce secteur dont la géographie humaine fut fortement remaniée aux époques chrétienne et islamique, elle n'en contient pas moins de remarquables indications sur le contrôle que les gouvernements exercèrent sur la pointe du Delta dans les derniers siècles de l'Antiquité.

Tirsâ, de l'égyptien tardif *Tersô*, fut à l'origine une « Garde » marquant la frontière entre le Létopolite et le Memphite. Deux autres villages fixent le souvenir de deux places établies soit à l'époque hellénistique, soit à l'époque romaine, par un pouvoir de langue grecque : Bûlâq, nom porté par une bourgade de la rive orientale, maintenant englobée dans le Caire, et par une autre agglomération, Bûlâq ed-Daqrûr, qui fait pendant sur la rive ouest, et n'est autre que le mot grec *phylakè*, « le poste de garde ». Deux autres localités encore, qui se font elles aussi pendant, Shûbra el-Kheîmeh (maintenant unie au Caire) et Shûbrament — c'est-à-dire la Shubra de l'ouest *(amenti)* — près de Zaouiet-

el-Aryân, auraient été à l'origine deux établissements de Syriens (l'ancêtre copte de Shûbra, *Tshepro*, dérivant de l'araméen *kaphra*, « village »). Ces deux colonies asiatiques, de même que les autres Shûbra d'Égypte, ne s'installèrent sans doute qu'à une période tardive de la domination romaine, puisque les *Tshepro* ne sont pas attestés par les sources littéraires et papyrologiques avant la période byzantine. En tout cas, nos deux Shûbra, comme nos deux Bûlaq, étaient placées pour servir de positions avancées à la forteresse de Babylone qui, connue aux temps byzantins sous le nom grec de *Phostaton* (du latin *fossatum*) allait devenir Fûstat, premier noyau de la capitale islamique du pays.

A examiner la petite liste de noms de lieux anciens que l'on peut dresser en ce qui concerne la région du Caire, on semble même en mesure de remonter au-delà de l'époque grecque.

Située à l'emplacement du Vieux Caire, la ville de Kheràha, « l'Endroit du Combat », antique lieu saint que la littérature religieuse pharaonique associait traditionnellement à Héliopolis, contrôlait le passage de Memphis vers cette ville. Elle était connue couramment à l'époque romaine sous le nom de Babylone. Cette appellation est assurément suprenante et des égyptologues ont supposé que le terme *Babylôn*, identique à la désignation grécisée de la fameuse *Babel* de Chaldée, cachait, à la suite d'une assimilation, un vocable égyptien, une telle théorie revenant à rejeter, comme des explications inventées après coup, les assertions d'auteurs anciens selon lesquelles Babylone d'Égypte avait été à l'origine une colonie de Babyloniens et aussi la tradition rapportée par l'historien juif Flavius Josèphe selon laquelle Cambyse en aurait été le fondateur. Or, il faut remarquer que cette Babylone, surtout connue par une documentation d'époque romaine, existait dès l'époque perse puisque Ctésias de Cnide, médecin grec d'Artaxerxès II et auteur d'une

histoire des Perses, la mentionnait déjà vers 400. D'autre part, la présence de contingents chaldéens, parmi les forces installées en Égypte par les Perses, et le culte rendu par ces colons de langue araméenne aux divinités babyloniennes, sont bien attestés par les papyrus du temps. L'idée qu'un des Grands Rois aurait transplanté une garnison originaire de la Babel mésopotamienne pour tenir le point-clef que constituait la vieille Kherâha est donc loin d'être invraisemblable. Bien mieux, elle cadrerait avec d'autres données toponymiques...

Les glossaires coptes font savoir que la localité de la rive gauche, qui faisait face à Babylone-Fûstat et qui fut remplacée à l'époque islamique par le faubourg résidentiel de Giza, se nommait jadis *Ti-Persis*, et des papyrus administratifs coptes d'époque byzantine parlent effectivement d'un quartier de Persis relevant de Babylone. L'explication la plus simple de ce toponyme gréco-égyptien signifiant « La Perse » est d'admettre que, tandis que des Chaldéens prenaient possession de la ville forte de la rive orientale, des Perses occupaient le passage sur la rive ouest.

A l'époque lagide, sur une stèle funéraire de Saqqara, la titulature d'un officier de police de souche asiatique, « le capitaine des troupes de Mèdes, Khâhapi », fait allusion à un culte que le dieu Ptah possédait dans un village nommé « Le Grenier-du-Grand-des-chefs-des-artisans [le grand prêtre de Ptah] dans la Terre-de-Yahu ». Or, narrant les opérations menées en Égypte par Jules César et ses alliés, Flavius Josèphe fait une allusion à la présence de Juifs dans la région de Memphis et cite une localité située vers la pointe du Delta et appelée « Le-Camp-des-Juifs ». La présence d'un établissement juif sur les confins septentrionaux du Nome Memphite expliquerait comment se sont formées les traditions plaçant le sauvetage du jeune Moïse en face de Babylone et faisant de Létopolis le point d'où les Hébreux seraient partis lors de l'Exode. Nous ignorons si cet établissement avait été implanté sous les Ptolémées ou si, constitué dès la domination des Perses, il avait survécu à l'empire achéménide, mais, là encore, nous sommes en présence d'une colonie militaire étrangère installée à la pointe du Delta.

C'est enfin dans le nom même de la bourgade, où la pointe du Delta se trouvait au ve siècle avant J. C., qu'on doit sans doute déceler encore un souvenir de la politique suivie par les Perses dans leur besoin de commander les communications de l'Égypte et de couvrir les abords de Memphis, leur base principale, contre d'éventuels insurgés venus du Delta. Le nom *Kerkasoros* (Hérodote) ou *Kerkesoura* (Strabon) est manifestement un des nombreux toponymes tardifs qui sont formés sur le mot égyptien *Gerge*, « La fondation ». Dans l'élément *asor* ou *esour*, on reconnaitrait volontiers le terme *eshour*, « assyrien » ou « syrien », qui désignait en démotique les peuples de langue araméenne. Il est curieux de relever que, chez le romancier grec tardif, Aelius Aristide, le nom de Kerkasore est transformé en *Kômè Syros*, mais il faut surtout signaler que la stèle ptolémaïque Louvre C 119 atteste un culte d' « Amon des Eshour » quelque part vers Héliopolis. Kerkasoré serait donc une « Fondation des Syriens », un établissement de colons araméens appartenant au dispositif constitué entre Babylone et Daphné pélusienne pour maintenir la voie menant d'Asie à Memphis.

Ces quelques remarques ont voulu illustrer les données que l'histoire peut tirer de la toponymie. Bien des recherches peuvent encore être faites. Ainsi du problème posé par l'Observatoire d'Eudoxe que Strabon nous dit avoir été compris dans le Nome Létopolite, proche de Kerkasor et visible d'Héliopolis. N'y aurait-il pas lieu de rapprocher ce lieu où Eudoxe de Cnide nota le mouvement des astres et l'antique Shedabod, site d'un culte de la Lune ?

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie d'Oc — Toulouse
— Dépôt 4ᵉ trimestre 1973 —